

C'était Julien. Il revint à Saint-Remy, rentra, ne dit mot et se coucha.

Quant à Charlot, arrivé à l'usine, il escalada facilement le mur du jardin Mabillot ; mais au moment où, après avoir traversé le potager, il enjambait la brèche, il se sentit saisir par le bras.

En même temps, un poing énorme s'abattant sur sa tête le frappait à coups redoublés avec une violence inouïe, et l'enfant, assommé, s'écroulait évanoui.

C'était Mabillot, prévenu par Julien.

Il ne s'occupa même pas de savoir s'il avait tué l'enfant ; il le prit sur son épaule. Par le nez et par la bouche, le pauvre rendait du sang qui coulait dans le dos sur la veste du contremaître. Il le transporta jusqu'au cachot, ouvrit la porte et le jeta sur la paille.

Il referma et repartit se coucher.

Charlot ne revint à lui que très tard. Il avait la tête tout endolorie ; à peine pouvait-il soulever ses paupières gonflées. Cependant, il se rendit compte bien vite de ce qui s'était passé.

— Je suis au cachot, se dit-il : Bertine avait raison... J'aurais dû m'en aller plus tôt... Mais il y a encore du tortillage là-dessous. Il me le payera, à la prochaine occasion.

Le matin, on vint le chercher. Mabillot l'attendait dans l'atelier, à la pareuse.

— Tu resteras huit jours au cachot. Et, si je t'y reprends, tu en auras pour un mois, avec privation de souper un jour sur deux... Et je te préviens que si tu continues de donner, ainsi que tu le fais depuis ton entrée dans la maison, des marques d'insubordination, je te renverrai au directeur de l'agence, qui demandera ton internement dans une maison de correction.

Charlot frémit.

Pourtant, il eut le courage de répondre :

— Monsieur Mabillot, je n'ai pas fait de mal, cette fois-ci. Le premier jour, je m'étais battu, et je comprends que vous m'avez mis au cachot ; mais, hier, j'étais allé voir ma petite amie Bertine qui est malade...

— Ah ! oui, Bertine... le scandale de la fabrique !... J'aurai l'œil sur elle...

Et il passa, ne s'occupant plus de Charlot.

Ce furent huit nuits cruelles, mais enfin il reprit son existence ordinaire. Seulement, il se sentait surveillé par Mabillot. L'homme et l'enfant se haïssaient.

Bertine, elle aussi, en boitant un peu, avait repris son service.

A midi, quand elle alla s'asseoir dans le coin ombragé de la cour, Charlot essaya bien de l'y rejoindre.

Il trouva Mabillot sur son chemin.

— Où vas-tu ?

— Dire bonjour à ma petite amie Bertine.

— Je te le défends.

— Pourquoi, monsieur ? dit Charlot, les poings serrés.

— Pourquoi ? Tu m'interroges ? Veux-tu retourner au cachot ?

— Je ne fais aucun mal en parlant à Bertine. Pourquoi m'en empêchez-vous ? Votre cachot ne me fait pas peur. Plus souvent vous m'y enverrez et plus vite je m'y accoutumerai...

Et il regardait Mabillot sans baisser les yeux.

— Tu me braves, je crois ?

— Non. Je suis dans mon droit. Je le sais.

Mabillot lui envoya un coup de poing qui l'eût renversé. Mais Charlot l'esquiva.

— Vous êtes un méchant homme, monsieur Mabillot... Si, au lieu d'être des enfants qui n'ont ni père ni mère, abandonnés par tout le monde, protégés par personne, nous avions des gens pour nous défendre, vous n'osiez pas nous battre...

L'autre avait des éclairs dans les yeux.

— Pourquoi cela, raisonneur ?

Charlot resta une seconde silencieux, comme pour donner plus de force à ce qu'il allait dire, et, froidement avec le courage d'un homme, il lui jeta le mot en pleine figure :

— Parce que vous êtes un lâche, monsieur Mabillot...

Le contremaître fit un pas vers lui. Charlot se sentit perdu. Il s'attendait à quelque terrible représaille ; mais il fut brave jusqu'au bout, se croisa les bras.

Au même moment, la cloche vibrante sonnait la rentrée des ouvriers. Ceux-ci envahissaient la cour.

Mabillot n'osa rien faire.

— C'est bon, c'est bon, petit... Je me souviendrai de tout cela.

Charlot venait de se créer un ennemi mortel.

Il le comprit, certes, dans sa vive et précoce intelligence.

Il secoua la tête. Ce geste semblait dire ;

— Je me défendrai !

Et il tourna son regard vers Bertine qui, du fond de la cour, avait saisi et compris tous les détails de cette scène. L'enfant se leva pour regagner les ateliers.

Elle appuya la main sur sa bouche et envoya vers Charlot un baiser à pleines lèvres.

Il le rendit, bravant Mabillot qui le regardait.

— C'est bon ! c'est bon ! fit le contremaître.

Et, à partir de ce jour, on eût dit que, pour lui, dans la fabrique, il ne se trouvait plus d'autres ouvriers, d'autres apprentis, que Bertine et Charlot... Il ne rêvait que d'eux... Il ne surveillait qu'eux... Il ne s'occupait que d'eux... Il ne punissait qu'eux.

Bertine et Charlot ne se parlaient plus, et Mabillot avait défendu à Bertine d'aller manger son déjeuner au fond de la cour.

Les deux enfants ne se voyaient même plus ; car le contremaître avait changé la petite fille de service et l'avait envoyé au blanchissage, sous prétexte qu'elle était trop maladroite à la chaîne et qu'elle gâtait la besogne.

Des jours, des semaines, des mois se passèrent ainsi, qui leur semblaient bien long.

La surveillance de Mabillot ne se relâchait pas. Il y mettait de la férocité. Tout d'abord, il avait pris l'habitude de monter au dortoir après le coucher des enfants, et il s'assurait par lui-même que Charlot était bien là.

Il se couchait très tard et ne s'endormait jamais que la fenêtre ouverte sur le jardin ; il avait le sommeil léger et il eût été réveillé par le moindre bruit dans les allées.

Du reste, il apparaissait maintenant toutes les nuits dans le dortoir, longtemps après que la cloche avait sonné le coucher et alors qu'il supposait que les enfants devaient le croire lui-même plongé dans le sommeil.

Mais il ne put constater de nouvelle incartade.

On eût dit que Charlot avait renoncé à voir Bertine.

Et, comme l'enfant était très travailleur, il n'avait pas eu l'occasion, cherchée, de le punir de nouveau.

Afin de ne point s'astreindre à une surveillance constante, il avait fait l'acquisition d'un énorme dogue qu'il lâchait le soir dans l'intérieur du potager.

Il n'avait eu garde de prévenir Charlot.

Heureusement, dans les ateliers, on connut vite la présence de Bull.

Charlot avait trop de malice pour ne se point douter que Mabillot avait surtout pensé à lui en achetant ce dogue.

Un jour que le contre-maître traversait son atelier :

— Il paraît que vous avez un bien beau chien, monsieur Mabillot ?

— Oui. Et si tu veux t'y frotter, je te le permets, dit le contre-maître avec un regard venimeux.

Charlot se mit à rire en haussant les épaules :

— Oh ! moi, dit-il, j'adore tant les chiens qu'ils le voient tout de suite et que les plus féroces ne me font jamais de mal.

— Essaye !

Charlot grommela entre les dents :

— Oui, j'essayerai. Ne crains rien. J'y pense...

Mais heureusement, Mabillot n'entendit pas.

Pendant ces mois sur lesquels il nous faut passer rapidement, Bertine, de son côté, fut assez tranquille. Les Placide étaient revenus, Placide d'abord, la femme un mois après. Mais ils étaient mal guéris. Le poison lent les avait trop profondément atteints. Les rechutes étaient fréquentes.

Le père et la mère étant là, Julien n'avait osé rien entreprendre contre Bertine.

Celle-ci se fût trouvée relativement heureuse si elle avait pu, de temps en temps, s'entretenir avec Charlot.

Ils s'écrivaient de courtes lettres que des enfants qui se faisaient leurs complices se chargeaient de remettre à l'un et à l'autre ; mais cela ne suffisait pas.

Si près toute la journée dans la même maison et rester des mois sans se parler ni se voir, cela leur paraissait dur. Elle s'en plaignait doucement, dans ses lettres.

Charlot répondit :

— Ne t'impatiente pas. Je cherche le moyen de me rapprocher de toi. Je le trouverai bientôt. Si tu savais comme je voudrais revoir ton gentil visage qui est si doux, et caresser tes mains qui sont si petites et me serrer contre toi... Il me semble que je ne t'ai pas vue depuis des années.

Quel moyen comptait-il trouver, le hardi garçon ?

Voici ce qu'il avait imaginé, depuis qu'il avait vu se ralentir la surveillance de Mabillot et depuis surtout qu'il avait vu cesser ses visites nocturnes, ce que les enfants appelaient "le contre-appel du singe".

Pendant la journée, il prélevait sur sa maigre pitance une moitié de son pain, — les rares fois où il leur était distribué de la viande, — une partie de celle-ci.

Il cachait tout cela dans sa poche.

La nuit, il descendait, s'en allait rôder autour du jardin, grimpait sur la brèche, et quand le chien passait à portée, il lui jetait le tout. La première fois il eut peur.

Bull l'avait entendu érafler avec ses souliers les pierres saillantes du mur, dont quelques-unes s'étaient effritées. Les morceaux avaient fait du bruit en tombant sur des bouteilles cassées. Le dogue s'était élancé vers la brèche en aboyant avec fureur. Et il fit un si